Lehoc
FRE 3
2079

Case
FRC
21196

DISCOURS

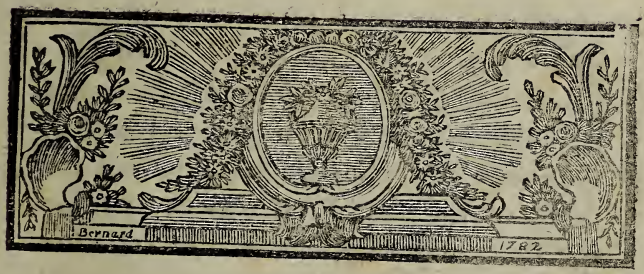
PRONONCÉ

AU DISTRICT

DES JACOBINS-S.-HONORÉ.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Catalogue Tourneux N° 7225.



DISCOURS

PRONONCÉ

AU DISTRICT

DES JACOBINS-S.-HONORÉ,

Par M. LEHOC, *Préſident.*

MESSIEURS,

LORSQUE vous m'avez impoſé l'honorable fonction de célébrer nos concitoyens morts en combattant pour la patrie, vous ne vous êtes point diſſimulé ſans doute que ces voutes accoutumées à ne répéter que les paroles ſacrées de la religion & de la paix ſeroient étonnées d'entendre un ſoldat nouveau parler de la guerre,

de la victoire & de la liberté. Mais vous avez préſumé qu'ayant plus particuliérement partagé leurs ſentimens & vos dangers, je vous peindrois avec plus d'énergie le patriotiſme dont ils ont été les héros & les victimes. En effet, Meſſieurs, témoin le plus aſſidu de votre horreur pour l'eſclavage, de votre paſſion pour la liberté, c'eſt en vous retraçant votre propre conduite que je pourrois honorer les braves citoyens qui ſe ſont dévoués à la cauſe commune; puiſqu'il n'eſt pas un de vous qui n'eût péri comme eux pour la défendre. Vous n'attendez pas de moi, Meſſieurs, que dans ces momens de déſordre & d'anarchie, je me borne aux vains hommages que la reconnoiſſance doit à la valeur, & qu'en couvrant de fleurs le tombeau de nos freres, je dérobe à vos yeux l'abîme encore ouvert ſous vos pas: vous ne voulez pas que leur dévoûment ne nous laiſſe que de ſtériles regrets, & que leur trépas ſoit perdu pour nos neveux & pour nous.

Je conſacrerai donc leur mémoire en vous rappelant les maux dont ils nous ont délivrés. Je vous inviterai à conſommer leur ouvrage, en vous préſentant l'effrayant tableau de votre ſituation actuelle, & je vous conſolerai de vos

pertes en vous montrant tous les biens qui vous attendent. Je dirai donc, Meſſieurs, ce que nous étions, ce que nous ſommes, & ce qu'il faut que nous ſoyons. Je réclame l'indulgence à laquelle vous avez bien voulu m'accoutumer.

En vous traçant rapidement, Meſſieurs, l'origine des maux que vous avez ſi long-temps ſoufferts, & que vous avez détruits en un jour, je n'irai point rechercher la France dans les antiques monumens de l'hiſtoire. Je ne ſuivrai point nos ancêtres, accourant des bords du Rhin, détruiſant les aigles & les loix Romaines, ſubſtituant des formes ſoldateſques à des cérémonies religieuſes, & le champ du Dieu Mars aux vieilles forêts des Druides. Un peuple de guerriers n'avoit beſoin, pour être heureux, que d'être toujours vainqueur. Auſſi voyons-nous le berceau de la Monarchie Françoiſe enſanglanté par la guerre, ſeul genre de travail & de gloire que l'on connut alors. Bientôt les Souverains, réduits à ſubjuguer leurs voiſins, leurs vaſſaux ou leurs ſujets, accumulerent des coutumes diverſement groſſieres ſur des conquêtes & des défaites alternatives. Les droits de la force furent preſque ſeuls connus, juſqu'au moment où Charlemagne fit parler ceux de la raiſon & de

la juſtice. Mais la raiſon & la juſtice ſuppoſent l'eſprit de concorde & de paix : l'eſprit militaire prévalut. Des terres concédées pour un terme au courage qui les avoient conquiſes, furent converties en poſſeſſions réelles, & cette uſurpation héréditaire devint le premier titre de la Nobleſſe. Chaque ville, chaque bourgade reçut un Maître, un Tribunal, une Loi : mais ſes Juges n'étoient que ſes tyrans, & la Loi n'étoit que l'expreſſion de ſa volonté. Ces deſpotes, ſoumis enſemble au Souverain qu'ils daignoient reconnoître, donnerent à ce qu'ils avoient appelé des fiefs, les noms de *pairie*, comme exprimant mieux l'égalité de leur ſervitude commune envers lui, & de leur tyrannie perſonnelle envers leurs vaſſaux. C'eſt alors, Meſſieurs, que Philippe Ier. & Louis VII, laſſés ſans doute de ne voir autour d'eux que des ſujets indociles, armés ſouvent contre lui & toujours contre eux-mêmes, porterent avec les Croiſades le courage & les malheurs de nos aïeux ſous un autre hémiſphere. Pardonnons à ces Rois leur politique ou leur enthouſiaſme, en nous rappelant que c'eſt au moment qu'ils combattoient tous les fléaux dans les déſerts de la Paleſtine, que le premier Miniſtre, vraiment ami du peuple, l'Abbé Suger, s'occupoit

du bonheur des campagnes moins déſolées ; affoibliſſoit la puiſſance féodale abſente, établiſſoit les droits de bourgeoiſie & les Communes, créoit ainſi ce que l'on appeloit il y a peu de jours le troiſieme Ordre de l'Etat, nommoit enfin des Maires & des Echevins dans les Cités. Il eût nommé, Meſſieurs, celui que votre confiance & votre vénération ont choiſi, ſi le Ciel l'eût fait naître dans ces jours où ſes vertus n'étoient pas ſi néceſſaires.

Toujours on promit le bonheur aux peuples, & jamais ils ne furent heureux qu'en eſpérance. Combien ils ont eu à gémir, & des fardeaux dont on les accabloit, & de leur tolérance à les ſupporter ? Qu'ils étoient malheureux, les Rois & les Miniſtres qui établiſſoient la taille & la gabelle pour prolonger la guerre, & rejettoient ces fléaux ſur nous en faiſant maſſacrer nos ancêtres ! Telle eſt, Meſſieurs, la funeſte origine des impôts, & telle eſt la deſtinée des peuples, qu'ils ont été conſtamment condamnés à périr ſous le poids de la miſere ou des armes. Auſſi, Meſſieurs, quelle diverſité d'intérêts oppoſés ! Quels chocs perpétuels entre l'obéiſſance & le pouvoir ! Quelle déſunion dans toutes les parties de la Monarchie, & quel germe primitif de deſtruction elle renfermoit

dans ſon ſein! Poitiers célébroit l'avénement du Monarque au trône, & Paris lui fermoit ſes portes. Louis XI fortifioit le Gouvernement municipal; mais rendu puſillanime par l'excès même de ſa ſombre férocité, ſon caractere empoiſonoit ſes bienfaits, & ſon nom, qui pourroit les rappeler en ce moment, ne renouvelle que l'exécration qui s'attache aux Rois coupables. Lorſque la France n'étoit plus peuplée que de bourreaux & de victimes, l'immortel l'Hôpital créeoit ces Loix ſages & tutélaires, monumens éternels que le génie élevoit à la raiſon. Les hommes puiſſans déchiroient le Royaume, & le légiſlateur, en permettant aux roturiers d'acquérir des biens nobles, ſubſtituoit à la puiſſance qui opprime la modération qui cultive.

Qu'il eſt douloureux de parcourir tant d'humiliations & de revers! qu'il eſt doux, Meſſieurs, de retrouver dans les faſtes de cet Empire, qui ſont nos vrais titres de famille, quelques détails conſolateurs! Avec quels tranſports l'ame ſe repoſe ſur le ſouvenir d'un bon Roi! O toi! bon Henri, dont aucun Hiſtorien n'a parlé ſans être tranſporté d'admiration & de reſpect, qu'aucun lecteur ne peut connoître ſans verſer des larmes, dont aucun ſujet n'entend

le nom ſans treſſaillir d'amour, je n'ai pas beſoin de te peindre aujourd'hui, puiſque l'héritier de ton trône nous rappelle ſi bien & tes bienfaits & tes vertus. C'eſt depuis cette époque, Meſſieurs, qu'il ſeroit difficile d'être à-la-fois Hiſtorien & Moraliſte. C'eſt ici ſur-tout, que l'on ne peut meſurer l'intervalle effrayant qui ſe trouve entre la gloire du Souverain & le bonheur des ſujets. Comment apprécier, & de quel nom appeler le Conquérant couronné qui imprime à tout un peuple la grandeur de ſon caractere; appauvrit ſon Royaume par la guerre, & l'aggrandit par des conquêtes; y appelle faſtueuſement tous les arts, tous les talens étrangers, & le dépeuple, par l'intolérance des talens & des arts concitoyens; diſpenſe des dons avec prodigalité, & commande des impôts ſans meſure; éleve des palais ſomptueux, & couvre de chaume le toît du laboureur; vivifie le commerce, fait fructifier l'induſtrie dans les villes, & frappe de ſtérilité les campagnes; place enfin ſon nom ſur la liſte des héros, & ſon peuple ſur celle des malheureux. Faut-il, Meſſieurs, vous raconter votre propre hiſtoire depuis ces jours d'infortune & d'éclat? Je ne viens point ici vous dénoncer des crimes ni inſulter aux coupables. Vous ſa-

vez, Meſſieurs, ſi dans ces momens de trouble & de terreur, lorſque la haine étoit ſi juſte, & la vengeance ou la punition ſi facile, je n'ai pas conſtamment invoqué votre pitié : mais je dois aux mânes de nos concitoyens de vous faire ſentir toute l'étendue de leurs ſervices ; je vous devrois à vous-même de juſtifier votre liberté, ſi la liberté ne rendoit pas légitime tout ce qu'elle a jugé néceſſaire.

A quels excès n'ont pas été portés tous les abus qui ont trop long-temps défié votre courage ? Quelle partie de l'adminiſtration publique n'étoit pas proſtituée par une négligence ou une déprédation criminelle ! Ce ſyſtême monſtrueux de la féodalité, outrageant pour la raiſon & l'humanité ; cette triple ſéparation d'intérêts & de rangs ; cette violation privilégiée & ſacrilege des droits de l'homme, que l'on prétendoit encore conſacrer par ſon antiquité, comme s'il exiſtoit trois manieres de naître & de mourir ; la foibleſſe orgueilleuſe de quelques milliers d'hommes, qui, par un enchantement aveugle, regardoient comme une propriété la force paſſive & l'humiliation inactive de vingt-quatre millions de leurs ſemblables ; la juſtice contradictoire & ruineuſe de Tribunaux de toute eſpece & de tous rangs ;

ces ſuppôts du pouvoir, oppreſſeurs du pauvre & protecteurs nés du riche, qui promenoient un ſceptre de fer dans nos Provinces; le commerce honteux de la dette publique avilie & profanée par les doubles manœuvres de l'uſure; le cultivateur inſulté ſur l'héritage de ſes peres par ces animaux deſtructeurs, plus reſpectés que ſes moiſſons; le ſcandale des mœurs, préſage certain de la chute des Empires; & pour mieux maintenir le regne hideux de ces excès homicides, le ſilence & la captivité de la penſée. Telle eſt dans tous les temps, Meſſieurs, la condition néceſſaire des eſclaves ſoumis à ce pouvoir inſociable, qui met un peuple entier dans la main d'un ſeul homme. La Loi, la Loi ſeule, immortelle & ſacrée, couvre de ſon égide & de ſa majeſté le Monarque & les Sujets. C'eſt un génie bienfaiſant qui s'empare de l'homme au moment de ſa naiſſance, & ne le quitte au tombeau que pour s'attacher à ſa poſtérité. Toute autre protection, toute autre puiſſance eſt incertaine, arbitraire, & par conſéquent injuſte. Non, Meſſieurs, l'abſence de cette Loi n'étoit plus ſupportable.

Non, la dignité de l'homme ne permettoit plus que ſon aviliſſement fût prolongé. Cet

empire devoit être ou régénéré ou anéanti ! L'édifice n'admettoit plus de réparations partielles : il ne restoit plus à ce grand corps politique d'intermédiaire entre le néant & la vie. S'il a résisté si long-temps à des convulsions passageres, & sur-tout à la fatalité de son régime, ne l'attribuez qu'au caractere national, qui s'est toujours reproduit au moment du besoin, & a constamment triomphé, & des crimes de ses administrateurs, & des erreurs de ses Rois. Un sol heureux, des mœurs faciles, un courage invincible au-dehors, une longanimité inaltérable au-dedans; voilà, Messieurs, ce qui a prolongé votre esclavage. Rendez grace à vos ennemis de leur aveuglement, & de leur mépris pour vous : ils ont comblé la mesure, & la vengeance est sortie de vos ames. Ne plaignons point ceux de nos freres qui se sont sacrifiés pour nous : morts les armes à la main, ils avoient cessé d'être esclaves. Mais, Messieurs, hâtons-nous de sortir de l'état où leur trépas nous a laissés, & de jouir de celui qui nous est promis; que nos enfans confirment nos éloges & nos regrets, en apprenant tout ce qu'ils ont commencé, & tout ce que nous aurons perfectionné pour eux.

Vous avez relevé votre tête, Messieurs, &

vos ennemis ont fui de votre aſpect. Il faudroit que Paris eût autant d'hiſtoriens que de ſoldats, pour raconter tout ce qui s'eſt paſſé en peu d'heures. Tous les genres de courage ſe ſont développés à-la-fois. Les états, les rangs, les opinions, les âges, les volontés, les ſexes même, tout s'eſt confondu, tout s'eſt réuni ſous un ſeul étendard ; tout citoyen eſt devenu ſoldat ; tout ſoldat eſt devenu citoyen. Cette chaine électrique s'eſt étendue ſur la France entiere, & le feu élémentaire de la liberté a paſſé au même inſtant dans tous les cœurs. Mais ce n'eſt pas aſſez, Meſſieurs, & vous ne devez pas vous aſſeoir ſur des ruines. Lorſque la terre ébranlée dans ſes fondemens enfante des volcans enflammés, bouleverſe les édifices, & diſperſe au loin les forêts & les montagnes, le laboureur revient avec le calme chercher un autre champ, & fait naître d'autres moiſſons. Le citoyen raſſuré éleve une maiſon nouvelle ; des palais remplacent des cabanes ; une cité plus brillante couvre un plus grand eſpace, & la poſtérité jouit de ces travaux, ſans ſonger à ce qu'ils ont coûté. La commotion générale eſt paſſée, Meſſieurs, & nous en prolongeons les dangers. Conſidérons l'état de la Capitale : jetons les yeux

ſur les Provinces, & ſongeons que chaque jour de trouble & d'anarchie nous prépare des années de privations & de douleurs. Vous le voyez, tout eſt interrompu, tout languit, tout eſt dans la ſtagnation ou l'effroi. Plus de commerce, plus d'induſtrie, plus de loix. Le négociant & l'artiſan effraient les conſommateurs qu'ils auroient intérêt de retenir à Paris. Le cultivateur eſt forcé de défendre le champ qu'il devroit labourer ou moiſſonner. Le Magiſtrat n'oſe chercher ni punir un coupable, & la loi dort au moment où le crime eſt éveillé. Déja le débiteur ſe croit dégagé de ſa dette, & n'interroge plus ſa probité. Déja le créancier ſe croit autoriſé à des pourſuites militaires, viole l'habitation du citoyen, & par cette profanation ſacrilege préſente l'image d'une ville priſe d'aſſaut & livrée au pillage des aſſiégeans. L'enfer auquel nous ſommes échappés, ſeroit moins affreux mille fois, que celui où nous ſerions plongés par l'anarchie. Si l'homme, retenu par les loix, a bien de la peine à vaincre ſes paſſions, à quel débordement ſe porteroit tout un peuple qui auroit perdu l'eſtime de lui-même, erreroit ſans chef & ſans guide, abandonné de ſa conſcience & de ſon honneur, & ſe croiroit tout permis, parce qu'il prétendroit être libre. Vous poſſédez,

Meſſieurs, toutes les vertus qui tiennent au courage; la généroſité, la franchiſe, la nobleſſe de l'ame & la fierté de la penſée. Si, dans l'inſtant où je parle, cent mille ſoldats ſortoient des entrailles de la terre, ce temple ſeroit déja déſert : le fracas des armes ſe mêleroit aux menaces de la victoire, ſans conſulter ni le nombre ni la force de ces ennemis inconnus. Votre ardeur bouillante vous précipiteroit au milieu d'eux. Cette fortereſſe deſpotique, ſaccagée en ſi peu d'inſtans, ne ſe réproduiroit à vos yeux que pour diſparoître encore, & nous faire pleurer d'autres héros. Ce ſexe ſi timide, ſi prompt à s'allarmer ſur ce qu'il aime, s'empreſſeroit d'armer vos bras, aſſiſteroit à vos dangers, les braveroit avec vous; & vous ſeriez vainqueurs, parce que vous vous ſeriez crus invincibles. Par quelle étrange combinaiſon de la nature ces qualités brillantes s'obſcurciſſent-elles, lorſque le danger ſe cache à vos yeux ſous le maſque d'une apparente tranquillité? Comment le courage qui crée la liberté, ne prend-il pas ſoin d'elle juſqu'au moment où elle n'a plus beſoin d'appui? Le patriotiſme n'exiſte-il donc que pour les combats, & ceſſe-t-on d'aimer ce qui coute ſi cher, auſſi-tôt qu'on le poſſede? Dans toutes les occaſions où quelque intérêt viſible vous oc-

cupoit ; lorſqu'il a fallu vous éloigner de vos intérêts & de vos foyers, pour aller chercher au loin des ſubſiſtances diſputées par le beſoin des Provinces & par des brigands, votre zele ne s'eſt point rallenti : votre patience protectrice a conduit dans la Capitale la conſolation & la vie ; & maintenant qu'il s'agit de la tranquillité domeſtique, qu'il faut en impoſer par le ſimple aſpect de l'ordre, à cette foule d'étrangers, appelés, comme je l'ai déja dit, dans nos murs, par l'eſpérance de la confuſion & du pillage, prêt à incendier nos maiſons comme à les défendre, vous ne trouvez pas ces ſoins aſſez importans pour y aſſujétir votre valeur ? Je ne vous ferai point, Meſſieurs, l'injure de penſer qu'après avoir rempli ſi noblement les fonctions de guerriers, vous puiſſiez dédaigner les devoirs de citoyen. Je connois trop la nobleſſe de vos ſentimens : mon ame en a recueilli trop ſouvent les preuves, pour vous ſoupçonner de partager cette foibleſſe qui déja voudroit corrompre quelques citoyens, égarés par leur inexpérience & leur jeuneſſe. Seroit-il donc vrai, Meſſieurs, que la vanité veut déja ſouiller une inſtitution patriotique ; qu'il s'agit d'établir des diſtinctions injurieuſes & frivoles ; que le ſimple grade de ſoldat humilie des François, & que jaloux des

ſupérieurs choiſis librement par eux, pour préſider à leur liberté, ils veulent ſe ſouſtraire aux ſignes diſtinctifs d'une ſoumiſſion néceſſaire? Concentré au milieu de vous, Meſſieurs, j'ignore en effet s'il exiſte des vœux différens des vôtres; mais ſi tel étoit le malheur de la patrie, que ſes enfans fuſſent ingrats ou rebelles; ſi dans un corps de citoyens tous égaux par la nature, égaux par la probité & le courage, parmi leſquels il n'exiſte plus d'autre différence que de ſervir la patrie tous les jours, ou de la ſervir quelques inſtans dans une année; ſi, dis-je, nous déshonorions auſſi lâchement notre reconnoiſſance pour ces braves compagnons de nos travaux, auxquels la France doit, encore plus qu'à nous-mêmes, ſon ſalut & ſa liberté; alors, Meſſieurs, quel homme pourroit porter ces vains ornemens militaires qui ne ſeroient plus qu'une parure humiliante, puiſqu'elle n'appartiendroit qu'à ceux qui l'auroient méritée le moins? Quels triſtes & puérils calculs de l'amour-propre, & combien il eſt éloigné de l'amour de la patrie! Quoi donc, ſeriez-vous déja fatigués de vos travaux, & n'êtes-vous pas raſſaſiés de votre eſclavage? Ce funeſte égoïſme qui nous avoit rendu étrangers l'un à l'autre, ce triſte & fanatique amour de ſoi-même oppoſeroit-il ſes ſéductions menſongeres aux

attraits purs & céleſtes de la liberté ? N'êtes-vous ſoldats que pour nous effrayer par ces ſimulacres d'une artillerie délabrée qui menace les places publiques, nos maiſons & nos freres, & pour laquelle encore vous commandez deſpotiquement une vénération ridicule. Ah ! Meſſieurs, qu'un autre ſentiment doit faire paſſer dans nos ames une émotion bien différente. N'eſt-ce pas un prix aſſez flatteur pour votre réſignation, que de vous dire à vous-même, au milieu de la nuit, en traverſant à pas lents la Capitale : Je veille, & tout dort autour de moi ; l'artiſan épuiſé de travaux, ſe rafraîchit par la confiance & le ſommeil ; le Magiſtrat, en attendant la loi nouvelle, ne craint point qu'on outrage celle qui ſubſiſte encore : la mere de famille, après avoir dépoſé mollement les jeunes fruits de ſon amour, ne les ſerre plus avec effroi dans ſes bras, & ne les arroſe plus de ſes larmes ; mon concitoyen, qui doit remplir l'honorable fonction que j'exerce aujourd'hui, ſe repoſe ſur ma vigilance & ſur ma foi, comme je repoſerai demain ſur la ſienne. Voilà, Meſſieurs, le bonheur dont ils ſe privent, voilà les jouiſſances qu'ils dédaignent, ceux qui regardent comme un travail la reſpectable fatigue d'un ſoldat citoyen, qui s'iſolent au milieu de leur famille, qui toujours prêts à veiller

pour leurs plaiſirs, ne ſacrifient rien à leur défenſe ; qui ne rougiſſent pas enfin de ſurcharger leurs freres du ſoin de leurs propriétés & de leurs perſonnes ; & c'eſt avec cette indifférence que vous attendez tous les biens que les Repréſentans de la Nation vous préparent, & que la mort glorieuſe de vos concitoyens vous aſſure. La fermeté ſtoïque des uns, le dévouement généreux des autres, n'auront-ils donc ſervi qu'à montrer à l'univers que la patrie des François eſt par-tout, excepté dans le ſein de leur famille & de leurs foyers ; qu'ils cherchent la diſſipation & la frivolité, & ne méritent pas le bonheur. Oh mes Concitoyens ! mes freres ! que le ſaint amour de la patrie, rappelé dans vos ames avec tant d'énergie, y reſte profondément imprimé pour jamais : qu'il y porte ce courage tranquille & non-interrompu qui ſait maintenir & fortifier ſon ouvrage. Voulez-vous voir accourir de toutes parts les étrangers qui vous fuient, même en vous admirant ? voulez-vous ramener dans Paris vos Concitoyens, que la crainte du déſordre en a chaſſés, & qui vont renfermer dans leurs châteaux une fortune triſtement inutile. La frayeur les exila : que la confiance les ramene ; qu'ils faſſent revivre le commerce & l'induſtrie qui s'expatrieroient bientôt, s'ils reſtoient ſans aliment. Que

338

votre patriotisme leur serve de garant & d'exemple, & qu'ils partagent avec vous le soin de leur défense. Eh ! quel Citoyen ne seroit glorieux de servir la liberté sous les ordres d'un Héros patriote, qui n'a jamais combattu que pour elle ; qui étend ses bras protecteurs sur les deux mondes, & peut dire à l'Amérique, Je t'ai donné la liberté, & à la France, Je mourrai pour conserver la tienne ; qui, réunissant aux talens militaires la sensibilité la plus délicate & la vertu la plus épurée, semble avoir été réservé par le ciel pour fonder notre institution, en lui donnant tous les modeles.

FIN.